

Le Pain nu de Mohamed Choukri, cité par Mathias Énard, dans Rue des voleurs

(les citations renvoient à l'édition Actes Sud coll. "Babel" : <http://www.actes-sud.fr/catalogue/pochebabel/rue-des-voleurs-babel>)

« Mon pays c'était Tanger, c'est du moins ce que je croyais ; mais au fond, j'avais pu m'en rendre compte dans l'après-midi, le Tanger de Judit ne coïncidait pas avec le mien. Elle voyait la ville internationale, espagnole, française, américaine ; elle connaissait Paul Bowles, Tennessee Williams ou William Burroughs, autant d'auteurs dont les noms, lointains, m'évoquaient vaguement quelque chose, mais dont j'ignorais tout. Même Mohamed Choukri, figure tangéroise, je voyais de qui il s'agissait, mais je n'en avais bien sûr jamais lu une ligne. J'ai été très surpris d'apprendre qu'on étudiait ses romans en littérature arabe moderne à l'université de Barcelone. En parlant avec Judit de Tanger, j'avais l'impression d'évoquer une ville différente, deux images, deux territoires étrangers reliés par un même nom, une erreur d'homophonie. Sans doute Tanger n'était ni l'un ni l'autre, ni les souvenirs des temps révolus de la ville internationale, ni ma banlieue, ni Tanger Med ou la Zone Franche. Toujours est-il qu'avec Judit et Elena, en me promenant tout l'après-midi et bonne partie de la soirée, après leur être pratiquement tombé dessus par hasard à deux cents mètres de leur hôtel, mon paquet sous le bras, j'avais l'étrange sensation d'être dépossédé. Finalement c'était Judit qui m'expliquait l'histoire de la vieille ville, par exemple ; c'était elle qui savait, qui cherchait des lieux, des traces, des souvenirs ; c'est elle, enfin, qui m'a offert un exemplaire en arabe du *Pain nu* de Choukri, dans une librairie au hasard de la promenade. »
(p. 82-83)

« Ma colère était une panique, elle n'avait d'autre objet que vaincre la froideur de Judit. J'ai pris pour cible son cadeau, le livre de Choukri dont j'avais lu cinq pages.
– C'est honteux, j'ai dit, ce bouquin, comment un musulman marocain a-t-il pu écrire des trucs pareils, c'est insultant.
Judit n'a rien répondu, nous arrivions au Grand Zoco avant de franchir la porte de la vieille ville. Elle m'a juste lancé un regard courtois que j'ai pris comme une immense gifle.
Je me suis enfoncé dans une diatribe idiote sur ce roman que je n'avais pas lu et son auteur, un pauvre type, un mendiant analphabète, un dégénéré, disais-je, et plus je balançais des absurdités, plus j'avais la sensation de me noyer, de m'abîmer dans une mer de connerie alors que Judit, toujours si belle, marchait sur les eaux. Je suis en traînant la valise à roulettes, finalement elle n'avait pas de sac à dos mais une saloperie de valise à roulettes et en bon chevalier servant j'avais exigé de la tirer moi-même. J'étais essoufflé, je ne pouvais que poursuivre mon discours qui devenait haché, il y avait trop de pensées dans mon cerveau : les remous de mes mouvements désordonnés éloignaient la planche de salut. Je sentais qu'elle n'avait qu'une envie, arriver à son hôtel pour se débarrasser de moi, oublier le long voyage en train, oublier Marrakech, m'oublier et reprendre son avion, et au fond de moi, tout au fond de moi, je voyais bien qu'elle avait raison. Je voulais paraître littéraire et intéressant, j'ai poursuivi mon discours, bien pérorant, bien machiste, j'ai dit tu devrais plutôt lire Mutanabbî ou Jâhiz, voilà la vraie littérature arabe, Choukri ce n'est pas pour les filles. Je venais de me tirer une balle non pas dans le pied, mais bel et bien dans la tête, cette fois-ci le regard de Judit a été d'un mépris absolu. Elle a fait oui oui distraitemment, et si j'avais été un tant soit peu courageux j'aurais balancé la valoche, je me serais arrêté, j'aurais poussé un énorme juron et j'aurais dit pardon, on arrête tout, on rembobine, on va faire comme si je n'avais rien dit depuis le début ». (p.117-118)

« Nos balcons communiquaient, et nous n'étions même pas obligés de passer par le couloir pour nous retrouver. C'était assez amusant, ça avait un côté aventuriers. Mais j'avais tout de même un peu honte, lorsque Judit me demandait pourquoi nous ne pouvions pas avoir une chambre double, de lui répondre que c'était parce que j'étais marocain : si j'avais été étranger, personne ne nous aurait emmerdés.
Nous n'étions pas beaucoup sortis de l'hôtel pendant ces trois jours, à part pour quelques excursions au cap Spartel, grottes d'Hercule, musée de la Casbah et au cimetière de Marshan pour voir la tombe de Choukri (...)
Même sur la tombe de Choukri, un crétin était venu nous emmerder ; il m'a demandé en arabe ce qu'on faisait là, ce qui est tout de même une drôle de question à poser dans un cimetière (...)

Entre-temps, j'avais lu *Le Pain nu*, et même la suite, *Le Temps des erreurs* ; j'avais été obligé de m'excuser auprès de Judit : ce Choukri était hors du commun. Son arabe était sec comme les coups de trique qu'il recevait de son père, dur comme la famine. Une langue nouvelle, une façon d'écrire qui me paraissait révolutionnaire. Il n'avait pas peur, il racontait sans rien dissimuler, ni le sexe, ni la violence, ni la misère. Ses errances me rappelaient mes mois de vagabondage, par moments ; la sensation était si forte qu'il me fallait fermer le livre, comme on s'éloigne d'un miroir dont le reflet ne vous convient pas. Judit était contente que je me sois rendu à l'évidence ; elle me racontait l'histoire unique du texte du *Pain nu* : publié d'abord en traduction, interdit au Maroc en arabe pendant près de vingt ans. Il n'était pas difficile d'imaginer pourquoi : la misère, le sexe et la drogue, voilà qui ne devait pas être du goût des censeurs de l'époque. L'avantage, c'est qu'aujourd'hui les livres ont si peu de poids, sont si peu vendus, si peu lus que ce n'est même plus la peine de les interdire. Et Choukri a été enterré en grand pompe, avec ministres et représentants du Palais, à Tanger il y a une vingtaine d'années – comme si tous ces notables fêtaient sa mort en l'accompagnant dans sa tombe ». (p. 146-148)